



Mouvement des Équipes Notre-Dame, nous sommes un mouvement d'Église, nous sommes dans l'Église, nous en constituons un sous-ensemble. Nous y avons notre place et nos responsabilités. Et c'est de l'Église que j'ai choisi de vous parler, en proposant quelques points de repère.

Pourquoi choisir ce sujet ? C'est pour essayer de prendre du recul en un temps où nous avons souvent le sentiment que l'Église est en crise. Suivant les pays, l'Église connaît des difficultés, une récession parfois sévère.

On lui fait moins confiance, ou pas du tout ; sans oublier les problèmes de comportement moral de prêtres ou de laïcs.

La critique – compréhensible – de l'Église institution est fréquente, on regrette son juridisme... son lourd héritage. Et l'on dit souvent que l'Église doit se « moderniser ». Et l'on préfère alors souligner la réalité spirituelle ou mystique (Corps mystique) de l'Église qui serait « dans les âmes et pas dans la société visible ». S'affranchir des contraintes de l'institution pourrait favoriser la recherche de l'unité entre les chrétiens divisés.

Après tout, avons-nous une idée claire de la nature de l'Église ?

En un temps où se renouvelle le sens de l'Église

On a dit que le siècle qui vient de finir était « siècle de l'Église », du moins du point de vue du travail des théologiens qui ne sont pas sans rapports avec les besoins de l'ensemble des chrétiens. Le Concile Vatican II a mis au centre de sa perspective la réflexion sur l'Église – et c'était la première fois dans un cadre aussi officiel. Au Concile, l'Église fait le point sur ce qu'elle est, elle se décrit, elle situe sa nature et sa mission.

Nous savons que le Concile entendait répondre à différentes exigences. Je citerai entre autres :

- le retour aux sources, l'Écriture, l'héritage des Pères de l'Église ; et dépasser une conception par trop hiérarchique de l'Église, car, notamment depuis le XIX^e siècle, on accordait plus d'attention aux rouages de l'institution qu'à sa nature spirituelle ;
- une exigence de pureté : l'Église ne doit plus se compromettre avec les pouvoirs temporels ou se confondre avec eux ;
- accepter la critique des hommes d'Église (plus que des femmes moins mises en avant !) avec leurs faiblesses, ou leurs prétentions ;
- diverses remises en cause de la doctrine, dogme, morale, règles liturgiques et juridiques...
- on ressent plus douloureusement les ruptures de l'unité, le mouvement œcuménique est un important ressort du Concile.

Je crois très important de nous situer à l'intérieur de l'Église, pour en parler valablement. On n'avancerait pas en restant des observateurs du dehors, en sociologues, ou des utilisateurs de services au gré de ce qui leur convient, de leurs besoins ou de leurs préférences du moment. Gardons-nous de juger l'Église et la foi de manière critique, à partir de ce que chacun ressent, sans nous interroger sur la validité de nos critères de jugement.

Cela dit, se situer à l'intérieur ne nous dispensera pas de procéder à des vérifications sur la vie et l'action de l'Église, ce dont nous ne contestons pas la nécessité.

Trop souvent les chrétiens ne voient l'Église qu'à travers ses structures visibles, en oubliant qu'ils en font eux-mêmes partie, d'où des méprises ecclésiologiques capitales, chez

les progressistes comme chez les conservateurs ; on comprend mal l'enseignement théologique et pastoral, on situe mal l'autorité du magistère et sa compétence.

Je crois en l'Église...

Osons dire que l'Église est un objet de foi ; nous disons dans le *Credo* : je crois en l'Église une, sainte, catholique et apostolique. C'est dans la foi que l'on peut saisir la réalité de l'Église, mystère de foi. Je voudrais partir de la célèbre phrase du Concile, dès le début de la Constitution sur l'Église : elle est *dans le Christ, en quelque sorte le sacrement de l'union intime de l'humanité avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain* (cf. *Lumen gentium* [ce document sera cité *LG*], n. 1).

J'ai prononcé les mots *mystère* et *sacrement*. Et je dis tout de suite qu'il ne faudra pas séparer le mystère de l'institution visible. Nous y reviendrons.

Rappelons d'abord que parler de l'Église, c'est parler du Christ, *lumière des nations*. Vous savez que ce sont les premiers mots de la constitution conciliaire : le Christ lumière des nations dont *la clarté resplendit sur le visage de l'Église*.

Alors, parler du mystère de l'Église, c'est prolonger le sens profond de la mission du Christ. Je cite ici le *Catéchisme de l'Église catholique* (CEC, n. 766) : « L'Église est née principalement du don total du Christ pour notre salut, anticipé dans l'institution de l'Eucharistie et réalisé sur la Croix. "Le commencement et la croissance de l'Église sont signifiés par le sang et l'eau sortant du côté ouvert de Jésus crucifié" (*LG*, n. 3). "Car c'est du côté du Christ endormi sur la Croix qu'est né l'admirable sacrement de l'Église toute entière" (Vatican II sur la liturgie, n. 5). »

L'Église, sacrement – mystère de l'Église

Nous voyons donc que le sens le plus profond de la réalité de l'Église s'exprime comme *sacrement* et/ou *mystère*. Ces deux termes sont primitivement la traduction l'un de l'autre, même si le sens a pu se différencier. Nous utilisons, au sujet du Christ et de l'Église, à la fois le mot *mystère* et le mot *sacrement*.

Pour saint Paul, le mot "mystère" désigne généralement le dessein de salut que le Père a établi de toute éternité, qu'il a réalisé grâce à l'Incarnation de son Fils et la mission du Saint-Esprit, et qu'il prolonge dans la communauté ecclésiale, organe de l'union avec les trois Personnes divines.

Le mystère, caché « depuis la création du monde », est manifesté – ou révélé – dans le Christ. La révélation ne consiste pas à dévoiler des secrets, mais à communiquer le mystère, la réalité, que Dieu est et demeure en se donnant à l'homme par amour.

En somme, *mystère* – comme le suggère le sens courant et moderne du terme – dit plutôt la réalité cachée du salut, l'ensemble du plan de Dieu depuis la création ; le mot *sacrement* exprime davantage le signe visible, repérable, ce que nous appliquons spontanément au baptême d'eau, par exemple, mais ce qui s'applique également au Christ fait homme et à son Église.

Si nous voulons découvrir ce qu'implique le mystère appliqué à l'Église, il faut faire référence :

— à la Trinité, car l'Église s'unit au mystère fondamental de la Sainte Trinité comme à sa source vive et permanente : le Père donne à l'humanité son Fils qui fonde l'Église animée par l'Esprit Saint

— à Jésus Christ, sacrement originel. Le sens le plus simple de sacrement, nous l'avons tous appris, c'est un signe porteur en vérité du don de Dieu. L'humanité de Jésus est éminemment cela. C'est par Lui, uni fraternellement aux hommes, tête du Corps ecclésial, que

l'Église est elle-même mystère de salut et sacrement. Le Père de Lubac a dit cela clairement dans *Catholicisme* : « Si le Christ est le Sacrement de Dieu, l'Église est pour nous le Sacrement du Christ, elle le représente, selon toute l'ancienne force du terme : elle nous le rend présent en vérité. Elle ne poursuit pas seulement son œuvre, mais elle le continue lui-même, en un sens incomparablement plus réel qu'aucune institution humaine ne continue son fondateur. »

— à l'Esprit qui introduit l'Église dans la vérité tout entière, la pourvoit de dons divers, hiérarchiques et charismatiques, la dirige..., la renouvelle sans cesse, la conduit à l'union parfaite avec son Époux (cf. *LG*, n. 4). L'Esprit Saint est cœur et âme de l'Église.

Le mystère de l'Église, finalement, est celui de l'humanité rassemblée pour entrer pleinement en communion avec Dieu.

L'Église a la charge de porter à l'humanité la révélation du salut par le Christ, dans l'histoire. Réalité sacramentelle, elle est visible et spirituelle inséparablement.

Le Concile, dans les termes déjà cités dit l'Église sacrement, c'est-à-dire signe et instrument de l'unité du genre humain avec Dieu et de l'unité fraternelle de l'humanité.

Pour éclairer cela, je m'inspire de Mgr Philips, expert au Concile. « Signe et instrument ne sont pas des *choses* à l'état séparé : seul le Christ est le sacrement fondamental, l'Église ne l'est que comme son associée. Par le langage du *signe*, une personne s'adresse à une autre et amorce par sa parole la rencontre interpersonnelle. Dans le sacrement, le verbe joint au geste devient parole visible, selon la forte expression de saint Augustin, *visibile verbum*, parce qu'adressé à des hommes, esprits incarnés dans la matière. Le signe assure une participation à une vie plus haute ; c'est donc à bon droit qu'on le qualifie *d'instrument*, puisqu'il se montre porteur d'efficacité divine...il s'agit d'une communion sur le plan spirituel, même si elle s'établit entre humains ».

La notion de l'Église comprise comme sacrement, ne peut s'entendre que par le lien vital avec le Christ. Cette notion a une double portée :

— interne : l'Église, elle-même premier sacrement, source des sacrements signes efficaces des dons de Dieu ;

— externe : l'Église, par son être intimement lié au Christ, par la communion de ses membres qui la constitue, est pour le monde médiation de la rencontre de Dieu.

Disant tout cela, je n'oublie pas que le mystère de l'Église, sa nature *sacramentelle*, sont encore vécus dans l'ombre de notre histoire, que la Lumière est venue dans les ténèbres qui ne se laissent pas dissiper d'emblée (cf. Jn 1, 4-5). Nous y reviendrons.

Images de l'Église

Toute une série d'images bibliques complémentaires nous font approcher de la nature de l'Église. Le Concile les a attentivement relevées (cf. *LG*, n. 6-7). J'en rappelle quelques-unes seulement.

L'Église est l'*arche* qui nous sauve de la mort comme l'arche de Noé fut au temps du déluge le seul moyen de salut.

Aussi est-elle une *mère*, qui nous enfante à une vie nouvelle. Mais c'est une mère qui conserve ses enfants dans son sein.

Parce qu'en elle le Christ est présent, parce qu'en elle et par elle seulement on peut offrir à Dieu une prière qui l'atteigne, un culte qui lui soit agréable, un sacrifice valable, l'Église est un *temple* ; elle est le temple de Dieu fait de pierres vivantes. Dans cette construction, le Christ est la *pierre angulaire*.

Parce qu'elle est au centre du plan divin, parce qu'elle est l'aboutissement d'une préparation qui se poursuit depuis la création et dont l'élément essentiel fut le choix d'un peuple porteur d'un message, elle est l'*Israël* nouveau, l'Israël spirituel dont le premier n'était que la figure. On pense aussi à la *Jérusalem nouvelle*, à la *Cité sainte*...

Parce qu'en elle sont contenus, voilés mais déjà réellement présents, les biens dont la possession dévoilée fera la joie de l'éternité, elle est le Règne de Dieu, le *Royaume de Dieu* sur la terre. (voir *LG*, n. 6)

Corps du Christ

Le Concile Vatican II (*LG*, n. 7) décrit l'Église comme **Corps**. À ce propos, le Père Congar a noté que, les théologiens des VIII^e - IX^e siècles ont exprimé la continuité qui existe entre le corps du Christ, Verbe fait chair, le corps eucharistique et le Corps du Christ qu'est l'Église. Au fond, c'est le même mystère qui se réalise dans les trois réalités qui portent le même nom de « corps du Christ » : le mystère du Christ s'achève dans l'Église par le moyen du sacrement.

Cette notion de *corps* est plus qu'une image. Il s'agit d'un *corps* vivant, où la vie du Christ se répand, comme le manifestent les sacrements. Et l'on revient à la parole essentielle de saint Paul : « Puisqu'il n'y a qu'un pain, à nous tous nous ne formons qu'un seul corps ».

Les membres et leurs fonctions sont divers, mais tous sont reliés à l'unique *Tête* qu'est le Christ.

Peuple de Dieu...

Dans l'Église, le sacrement qu'est Jésus Christ lui-même devient sacrement vécu en commun, dans la foi, dans la vérité reçue, révélée sacramentellement : dans l'action liturgique, en particulier dans la liturgie eucharistique, la présence authentique du Christ est manifestée dans l'assemblée, par sa Parole, par ses ministres, par le Corps livré et le Sang versé. L'Église est donc communion dans la sainteté qui est don de Dieu.

L'Église, communion est *Peuple de Dieu*. Le Catéchisme de l'Église catholique (n. 782) qui s'inspire largement du Concile Vatican II, présente les caractéristiques du Peuple de Dieu, qui le distinguent nettement de tous les groupements religieux, ethniques, politiques ou culturels de l'histoire :

– Il est le *Peuple de Dieu*. N'oublions pas cette note fondamentale : ce peuple se définit comme lié à Dieu transcendant et présent, qui le choisit, qui vient à lui, qui en fait « une nation sainte » (1 P 2, 9).

– On ne naît pas directement membre de ce Peuple ; on le devient, non par la naissance, mais par la foi au Christ Sauveur et par le baptême, la *naissance d'en haut, de l'eau et de l'Esprit* (cf. Jn 3, 3-5). On devient ainsi enfant de Dieu, de condition libre : *l'Esprit vous rendra libres*.

– Ce Peuple a pour Chef Jésus, et par *chef*, nous devons ici comprendre qu'il est *Tête* du Corps ecclésial. Jésus est le Christ, c'est-à-dire le Messie, qui est pénétré de l'Esprit de Dieu. Lui qui est la Tête communique l'Esprit qui l'habite à tout le Corps dont il fait ainsi le *Peuple messianique*.

– La loi fondamentale de ce peuple, c'est le commandement nouveau d'aimer comme le Christ lui-même nous a aimés (cf. Jn 13, 34). Se conformer à cette loi, c'est rendu possible par l'Esprit Saint (Rm 8, 2 ; Ga 5, 25).

– La mission de ce peuple, c'est d'être le sel de la terre et la lumière du monde (cf. Mt 5, 13-16). « Il constitue pour tout le genre humain le germe le plus fort d'unité, d'espérance et de salut » (*LG*, n. 9).

– *Sa destinée, enfin, c'est le Royaume de Dieu, dont Jésus a dit, dès le début de sa prédication, qu'il était présent en sa Personne. Le Concile dit : « L'Église pourvue des dons de son Fondateur et attachée à ses préceptes de charité, d'humilité et d'abnégation, reçoit la mission d'annoncer et d'instaurer en toutes les nations le Royaume du Christ et de Dieu dont, sur terre, elle constitue le germe et le commencement. Dans l'intervalle, à mesure qu'elle grandit, elle aspire à l'accomplissement du Royaume, elle espère et souhaite de toutes ses forces être unie à son Roi dans la gloire. »*

Dans toute l'humanité

L'Église a vocation d'universalité, d'unité. Il est vrai que, en regardant l'histoire et la situation présente, nous éprouvons une certaine inquiétude. Il n'y a qu'une fraction de l'humanité qui est visiblement intégrée à l'Église du Christ. Mais nous sommes dans un dynamisme historique loin d'être immobile, loin d'être achevé.

Le Concile a lui-même bien vu dans l'histoire de l'humanité les phases du rassemblement que Dieu veut et qui est en cours :

- au commencement du monde : la préfiguration du dessein de Dieu (*mystère caché*) ;
- dans l'histoire d'Israël : la préparation, l'élection d'un peuple, les alliances renouvelées, l'action des prophètes ;
- à l'ère du Saint-Esprit : depuis la Pentecôte l'institution de l'Église de Jésus Christ ;
- à la fin des siècles : la consommation dans la plénitude du Royaume.

L'Église déborde les limites de son extension visible. Saint Augustin déjà écrivait : « Tous ensemble, nous sommes le corps et les membres du Christ, non seulement nous, les habitants de ces lieux, mais ceux de partout ; non seulement nos contemporains, mais que dis-je ? ... depuis le juste Abel jusqu'à la fin des siècles, tant que des hommes donneront et recevront la vie, tous ceux qui traversent cette existence dans la justice... tous ceux-là réunis forment le corps unique du Christ... l'Église qui poursuit maintenant son pèlerinage ne fait qu'un avec l'Église du ciel » (*Sermon 341*).

Il y a aussi la question de l'appartenance à l'Église de personnes qui ont enfoui la foi de leur baptême, ou ne l'ont jamais éveillée en eux, qui ne gardent pas de relation vivante et consciente avec le Christ ou qui l'ont reniée. Il faut dire ici que l'on peut appartenir à l'Église sans être vivifié par le Christ, mais que cela reste toujours en attente, en espérance : on n'appartient à l'Église que pour être vivifié par le Christ.

Institution visible toujours perfectible, réalité spirituelle toujours habitée par l'Esprit

Nous avons dit au début que l'Église peut décevoir, qu'elle suscite critique ou rejet. Nous savons trop qu'elle n'est pas parfaite ; qu'elle ne sait que très partiellement accueillir les dons de la sainteté de Dieu.

L'Église doit toujours se soumettre à une autocritique. Elle doit se garder d'identifier purement et simplement la réalité ecclésiale concrète – tel mouvement, tel diocèse, telle paroisse – avec « l'unique Église du Christ » confessée dans le symbole de la foi (cf. *LG*, n. 8). Mais, pour autant, il ne faut pas renier la communauté visible. Ne tombons pas dans le dualisme qui opposerait l'Église comme institution à une vie religieuse “mystique” qui mettrait en relation avec Dieu et avec le Christ sans médiation, sans les signes et les instruments qui constituent l'Église visible.

Reprenons ici encore un passage de Vatican II : « La société, structurée par des organes hiérarchiques d'une part, et le corps mystique du Christ d'autre part, l'assemblée perceptible par la vue et la communauté spirituelle, l'Église de la terre et l'Église si richement pourvue de biens célestes, ne doivent pas être considérées comme deux entités, mais elles forment une seule réalité complexe, constituée d'un élément humain et d'un élément divin étroitement liés » (*LG*, n. 8).

Le fait que l'Église vit au cours de l'histoire est évident. Il y a donc des limites, des différences dans le temps (n'avons-nous pas tendance à idéaliser les périodes plus lointaines, l'Église primitive, les “grands siècles” ?). Il y a des périodes de crise, de récession, ou de développement, avec une grande diversité dans le monde ; que l'on pense aux jeunes Églises, au fait que les vocations jésuites sont actuellement en majorité asiatiques... Mais cette

flexibilité et cette fragilité au long de l'histoire ne compromettent pas par eux-mêmes la nature de l'Église. Rappelons-nous l'analogie du Concile entre l'Église et l'Incarnation ; le fait que le Fils de Dieu incarné entre dans un moment de l'histoire et assume les limites de la condition humaine ne constitue pas un manque pour lui.

Il faut simplement nous rappeler que la forme institutionnelle de l'Église, que je n'ai pas à décrire ici, reste toujours inférieure à ce qu'elle porte et à ce qu'elle signifie. Il y a une jolie formule du Père Sertillange qui disait : l'Église ressemble à une « graine intelligente [qui] s'instruisait à se regarder pousser, ne sachant qu'imparfaitement ce qu'elle porte en elle ». On doit aussi se rappeler que la forme institutionnelle de l'Église est provisoire, elle est dans le temps et non comme telle pour l'éternité. Les sacrements eux-mêmes sont destinés à nous qui vivons dans l'histoire et ils seront révolus à la fin des temps quand le Royaume de Dieu sera pleinement manifesté.

On a pu parler de faiblesse « heureuse » de l'institution. Comme elle a en même temps une dimension divine et une dimension humaine, elle *trahit* le mystère du salut de Dieu, car dans ce monde pécheur, elle ne peut représenter le mystère de Dieu que de façon imparfaite ; mais elle exprime ou reflète également ce mystère à la manière dont – selon une image ancienne – la lumière de la lune réfléchit les rayons du soleil qui l'atteignent : ce sont bien les rayons du soleil, mais atténués par un reflet imparfait. L'Église, dit Vatican II, avance dans son pèlerinage, avec la force du Christ ressuscité pour lui permettre de surmonter les difficultés qui lui viennent aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur d'elle-même (cf. *LG*, n. 8).

Le Père de Lubac, qui a eu à souffrir dans l'Église, a fait remarquer que si on peut dire à juste titre que l'Église est « Jésus Christ répandu et communiqué » (formule célèbre de Bossuet), les hommes d'Église ne sont tout de même pas Jésus !

La constitution complexe, dynamique et historique de l'Église nous impose une conversion permanente : nous devons reprendre conscience de notre mission qui entre dans le dessein sauveur de Dieu, en même temps que de notre condition de pécheurs. Pénitence et conversion doivent être notre pain quotidien !

Nous n'oublions pas que la vie des chrétiens garde tout son caractère séculier et terrestre, et nous n'avons pas à ignorer le monde avec ses bassesses et ses contradictions. Conduite par l'Esprit de Dieu, l'Église doit *discerner* dans les événements, les besoins et les souhaits qu'elle partage avec les autres hommes de notre temps, et elle doit reconnaître « quels sont les signes véritables de la présence ou du dessein de Dieu » (*GS*, n. 11).

Redisons que nous pouvons, et souvent nous devons, avoir un regard critique sur notre Église, sans jamais oublier que nous en faisons partie et qu'il s'agit de notre *Mère* dans la foi ; alors il ne faut pas se tromper de critères de discernement. C'est l'Esprit Saint qui doit nous guider et que nous devons invoquer ; c'est la Parole de Dieu que nous devons écouter avant de trancher ou de rejeter.

Ce n'est pas mon propos que de faire un exposé sur les structures de l'Église et les différentes missions, mais je rappelle simplement qu'il y a dans l'Église le ministère hiérarchique (du Pape et des Évêques, etc.). Le mot *ministère* veut dire service, le service de l'unité dans la vérité et la charité. Nous sommes appelés à le respecter. Notre soumission à l'autorité dans l'Église a le caractère d'une fidélité et d'une participation responsable à la vie du Corps dont nous sommes membres, tous en communion avec le Christ qui en est la tête.

Comme Marie, l'Église pèlerine sur le chemin de la foi, en conservant et en contemplant dans son cœur le mystère qui est devenu réalité en elle, sans pouvoir en fin de compte en prendre toute la mesure (cf. *LG*, n. 57).

Le sacrement du mariage situe les époux dans l'Église

Je voudrais aborder brièvement un dernier point, qui nous concerne : la place du mariage dans l'Église.

Partons du fait que l'Église est le « sacrement universel du salut » ; sa mission s'exerce auprès de chacun de nous par les différents sacrements, qui signifient et rendent actuel le rapport du Christ avec les membres de l'Église, et il s'agit d'abord du baptême, avec le don de la foi, et de l'eucharistie, qui réalise la communion et l'unité dans l'Alliance.

Il est une image, ou un titre, sur lequel je n'ai pas insisté encore : l'Église est souvent appelée l'Épouse du Christ – et le Christ l'Époux. Ce n'est pas sans intérêt car, quand on parle de l'Église comme Corps, on y voit essentiellement la vie du Christ communiquée aux membres ; quand on parle d'Époux et d'Épouse, cela exprime une relation mutuelle, un dialogue, une fidélité, – et même une possible infidélité.

À juste titre, on parle de l'amour sponsal du Christ pour l'Église. L'union des époux en est le reflet. Le caractère sacramentel de l'Église – signe et instrument de la grâce de Dieu – se manifeste notamment dans le mariage sacramentel où, comme le dit Mgr Marc Ouellet, les époux deviennent « une seule chair » sacramentelle, nourrie de l'« une seule chair » eucharistique. Disons aussi que le sacrement du mariage vient donner une orientation spécifique au baptême et à la confirmation, par un don renouvelé de l'Esprit Saint au couple lui-même, mais aussi à l'Église dans laquelle le couple est intégré et reçoit sa mission propre. Le lien conjugal chrétien dépasse de beaucoup le simple lien juridique de l'ordre du contrat : c'est la consécration d'un état de vie et une mission spécifique dans l'Église.

Le mariage sacramentel donne aux époux, et plus largement à la famille, la qualité d'« Église domestique ». Si l'on y réfléchit, on reconnaît dans cette « Église en miniature » les caractéristiques de l'Église une, sainte, catholique et apostolique ; on peut faire la transposition : dans le foyer se développe l'unité par la communauté de vie, la sainteté de la grâce accueillie, de l'amour mutuel et du sacerdoce des fidèles, la participation à la catholicité ou à l'universalité par la relation vitale au Corps du Christ – et dans un mouvement international cela est encore plus évident, en allant du niveau de l'équipe à celui de l'ensemble des END –, la mission apostolique par la mission d'évangéliser le foyer et de rayonner autour de lui, spécialement auprès des couples.

* * *